# 1

Le bus traversait la gigantesque aciérie, longeant l'eau saumâtre du canal. Dans les miroirs mazoutés se reflétait l'imposant bâtiment de béton et sa laideur embarrassante. Une longue colonne de fumée jaune s'échappait de ses immenses cheminées pour déchirer en deux le ciel bleu nuit d'un matin d'hiver tandis qu'une pluie sournoise, typiquement belge, tombait sur les vitres du véhicule et sur mon moral par la même occasion. Mehdi me parlait mais je ne l'écoutais pas.

– Des seins énormes, mec ! J'en avais jamais vu de pareils !

Cette foutue ville était l'endroit le plus déprimant du monde. Un habitant sur cinq était au chômage et les quatre autres tiraient la tronche. Trente ans que ça durait, depuis que les mines de charbon qui nourrissaient toute la région s'étaient mises à fermer l'une après l'autre.

– Tu sais que j'adore ça, mais là, c'était presque… trop, tu vois ? Oh, Antoine, tu m'écoutes ?

Il était probablement en train de me raconter son porno du dimanche soir. Je n'avais rien contre, mais à la longue ces récits circonstanciés avaient fini par provoquer chez moi une certaine lassitude. Je me suis contenté d'un grognement, à lui de l'interpréter comme bon lui semblait.

– À quoi tu penses ? m'a-t-il demandé.

J'ai soupiré :

– À rien.

– Impossible. Quand on dit ça, c'est qu'on pense à une fille. À poil de préférence.

À l'avant du bus, mon petit frère Louis et ses copains faisaient des bruits de pets en mettant leur main sous leur aisselle. Ils riaient aux larmes et à la barbe des passagers consternés. Est-ce que j'étais aussi con à son âge ? Probablement, même si je préférais éviter d'y penser. Je me considérais comme un intellectuel, un type plutôt raffiné, alors pas question de me découvrir un passé de pétomane honteux.

– Tu penses à Hannah, pas vrai ?

– Je suis fatigué.

– Tu te fais du mal, Toni.

Il avait raison. Je pensais à Hannah. Et je me faisais du mal. Il faut croire que j'aimais ça.

Avant de descendre du bus, Louis m'a adressé un doigt d'honneur auquel j'ai répondu par mon plus beau sourire.

– Tu devrais lui mettre une claque de temps en temps, m'a conseillé Mehdi en observant notre petit manège. Ça lui ferait du bien.

En remontant la longue allée de marronniers décharnés qui menait au lycée, j'ai bataillé contre le vent pour allumer ma première cigarette de la journée. Mehdi, de son côté, ajustait nerveusement le col de sa chemise et se recoiffait devant chaque rétroviseur qu'il croisait. Je l'ai observé du coin de l'œil en maudissant ce salaud d'être aussi beau.

– Bouge-toi un peu, ai-je dit, on va finir par être à la bourre…

– Tu ferais bien d'en faire autant au lieu de râler. C'est pas avec tes fringues de clodo et ta tête de chien battu que tu vas réussir à te taper une fille.

C'est vrai que je n'étais pas la joie de vivre en personne. Je m'estimais toutefois doté d'un humour savoureusement décalé, lequel s'accordait parfaitement à mon physique de binoclard rachitique ; l'ensemble conférait à ma personne (du moins, je me plaisais à le croire) le charme suave d'un Woody Allen de province. Je n'avais peut-être pas les muscles saillants, mais j'avais écouté plus de disques et lu plus de

bouquins que la plupart des gens durant toute leur vie. Comme tous les moches, je surinvestissais mon intellect. Dans un monde peuplé de types baraqués en boxer blanc, on fait ce qu'on peut pour exister…

Assises sur le banc métallique faisant face à l'entrée du bahut, Alice et Hannah tapaient des pieds pour se réchauffer. Ce banc était notre radeau, notre lieu de rendez-vous matinal, immuable, boulonné au sol comme notre amitié nous était chevillée au corps.

– Encore un peu et on rentrait sans vous, a marmonné Alice en guise de bonjour. On est congelées !

J'ai posé ma joue contre la joue fraîche d'Hannah. Ses cheveux sentaient la fraise et le basilic. Elle a froncé ses divins sourcils devant mon teint blafard et mes lèvres mauves.

– T'en fais une tête !

– Lundi matin, ai-je répondu. Crevé.

– Il a des nuits agitées, s'est moqué Mehdi. Dans ses rêves, Antoine est presque beau. Des femmes nues dansent langoureusement autour de son lit avant de se jeter sur lui. Et puis le réveil sonne…

– On y va, a grogné Alice. Si on arrive en retard chez Mazier, je vous arrache les ongles !

# 2

Victor Mazier était notre prof d'histoire. Ce grand gars fantasque promenait son mètre quatre-vingt-dix et son look de vieux garçon dans les couloirs du lycée depuis la nuit des temps. Il présentait son cours comme une grande toile d'araignée, reliant les évènements entre eux telle une suite de dominos qui vacillent, trébuchent puis tombent, entraînant tous les autres dans leur chute. Petits drames, grandes catastrophes. C'était morbide, certes, mais passionnant. La plupart des élèves le détestaient. Il traînait une réputation de peau de vache parce que son cours était exigeant et qu'il notait sévèrement les copies. Pour Alice, Hannah, Mehdi et moi, c'était précisément ce qui faisait de lui un bon prof. Nous aimions qu'il ne nous prenne pas pour des imbéciles, qu'il fasse confiance à notre intelligence, qu'il nous responsabilise sans jamais nous culpabiliser.

Soudain, alors que je me retenais d'éclater de rire